

# Géographie de mon amour

Poésie

GaËLLE Rauche

J'ai vu Gorée

et j'ai compris.  
La couleur de ma peau  
que mes livres d'Histoire  
ne m'ont pas appris.  
Blanche. Sale  
blanche. Voilà  
ce qu'on m'a dit  
à Gorée. Tu es blanche  
comme les blancs  
qui nous ont tombés  
en esclavage  
et tu viens, en plus,  
voir le résultat  
de ce que tes ancêtres  
ont fait, sale blanche.  
Que je suis, certes.  
Mais un peu plus  
de ce côté,  
car ma peau se délave  
de ses pigments,  
mais juste d'un côté,  
vous voyez.  
Et comme je n'aime  
pas perdre.  
Je cherche à les  
rattraper les pigments  
de ma peau blanchie,  
car j'ai compris aujourd'hui  
que j'étais blanche,  
comme mes livres  
d'Histoire ne me l'ont pas  
appris. Et je pleure.  
Sur les chaînes  
de l'ignorance  
que je cultive  
sur les murs de mes  
propres lamentations.  
Et je pleure. Sur  
mes ancêtres.  
Ou sur les tiens.  
Peut-être. Car  
les tiens ne m'ont  
pas transmis  
le poids de  
ma culpabilité. Car  
les miens m'ont allégée,  
des chaînes,  
que d'autres  
portaient.  
A Gorée.  
Où tous les mots

sont tus. Où  
l'on ne slame pas  
comme moi.  
Pour parler  
de son chat.  
De choses sans  
importance.  
Futilité de mots  
et de ma langue  
qui elle se délie,  
pour parler de moi,  
tandis que leurs voix,  
chantent, l'Afrique.  
Le mienne reste  
muette, et se dit  
artiste. Les mots  
que je prononce,  
ne dénoncent  
aucun combat,  
ne parlent pas  
d'injustice, favorite  
des rois. Mes mots  
sont une farce.  
Mes mots sont  
des bouffons.  
Ils dansent  
pour amuser  
les français  
occupés à pleurer  
sur trop de privilèges  
qu'ils perdront  
sans doute,  
aux prochaines élections,  
s'ils ne se bougent pas  
le. Avatar du passé,  
toujours désincarné.  
Mais à Gorée.  
J'ai senti.  
Le poids de mes ancêtres,  
sur mon épaule,  
tatouée. Au fer.  
La liberté.  
Et je leur pardonne.  
Car ils ne savaient pas.  
Sans doute.  
Ce qu'ils faisaient.  
Car il faut être fou  
pour asservir des hommes  
comme des chiens  
sans collier.  
Marqués à l'encre rouge,

propriété privée,  
de droit. Quand  
voguent de travers,  
les traitres négriers,  
qui vendent au plus offrant,  
des maîtres, le plus navrant  
des commerces. De corps  
marchandés, et oubliés.  
Au fond d'un océan  
devenu noir, du sang  
versé pendant 400 ans,  
oui, il faut être fou,  
pour perdre  
*L'HUMANITE.*  
A Gorée.  
J'ai trouvé la clé.  
Des chaînes.  
Que je ne savais  
pas. Moi-même.  
Que je portais.

Partir,  
comme on part  
à la vie. Marcher,

les épaules  
chargées  
et les chevilles  
fragiles.  
Avancer.  
Laisser  
sur la route  
les questions,  
ne pas rechercher  
les réponses,  
et accepter  
d'avoir  
les chevilles  
fragiles.  
Avoir mal.  
Continuer.  
Trouver  
un bâton.  
S'appuyer.  
Surtout  
ne pas s'arrêter.  
Il fait soif.  
Il fait faim.  
Il fait solitude.  
Être, nourrie,  
soignée,  
être, accueillie.  
Le monde semble  
différent.  
Être, guidée  
dans la bonne  
direction.  
Ancrer sa route.  
Se sentir.  
A sa place.  
Rencontrer  
des humains. Se sentir  
humain parmi  
d'autres humains.  
Quand au-dehors  
la violence  
gronde.  
Les sirènes pleurent  
sur les frontières en sang.  
Les fleurs ne savent plus  
consoler les vivants.  
Se demander  
pourquoi.  
A l'abri  
du brouhaha  
médiatique,

sortir  
de la boucle  
sidérante  
et marcher.  
Pour la vie.  
Allumer  
une bougie,  
plusieurs.  
Prier.  
Pleurer.  
Un peu.  
Prendre la main  
de son voisin  
puis la reposer.  
Ici. Chacun  
veut apprendre  
à tenir debout  
seul. Sur ses 2 pieds.  
Parfois,  
les autres  
sont là.  
Au cas où,  
les pieds  
n'avancent  
pas.  
Pour les panser.  
Mais ils ne peuvent  
pas, avancer  
à une autre place  
que la leur.  
Il faut  
apprendre  
à marcher  
pour ne pas  
chuter.  
S'accompagner.  
Se consoler.  
Se laisser  
bercer. Puis trouver  
son propre rythme.  
Accélérer  
le mouvement.  
Ralentir.  
Un temps.  
Se perdre.  
Se retrouver.  
Et laisser  
un petit caillou,  
avec d'autres  
petits cailloux,  
sur un édifice

de petits cailloux  
qui se souviennent.  
Les chants qui s'élèvent  
pour se donner la force  
de regarder au-delà  
de ce possible  
bout de terre.  
Juste regarder.  
L'instant présent.  
Poser son sac.  
Lourd.  
Sentir le vent.  
Se savoir vivant.

Être ici et maintenant.

Je suis sortie rêver  
pour écouter le vent  
et la vie qui s'efface  
dans les rues désertées  
pour entendre le cœur  
de la ville endormie  
et son souffle qui meurt

sous un respirateur,  
j'ai compté les aiguilles  
arrêtées sur midi  
le printemps s'est enfui  
il s'est couché sous terre,  
j'ai cherché les sourires  
cachés sous du papier  
pour me ressusciter  
du silence qui guette  
le moindre de mes pas  
écrase les chrysanthèmes  
de nos derniers combats  
et j'ai peur...  
de perdre les souvenirs  
qui habitent le vide  
le monde s'en est allé  
et c'est beau,  
c'est beau à en pleurer.

Le jour se lève  
les cent clochers  
dansent. Dans  
ma mémoire  
allumée  
sur le pont  
Charles. Danse  
la nuit  
en feux follets



en réverbères  
charme désuet.  
Praha  
ma belle.  
Olomouc  
nouvelle.  
Poupées  
russes  
bien rangées,  
marionnettes  
articulées.  
Les anges  
volent,  
l'horloge  
sonne,  
et John Lennon.  
Imagine all  
the people  
included  
in poetry.  
Praha  
sous  
tes pavés,  
Praha  
on a chanté.

La porte  
bleue  
cloutée  
ouvre  
sur  
la fleur  
qui se  
délie  
du fil  
qui

l'habille  
rembobine  
ses rêves  
et tire  
la chevillette  
de sa vie  
dans l'air  
un parfum  
humide  
de révolution  
mouillée  
qui demande  
à sécher  
au soleil  
intérieur  
la lumière  
brille  
de cœur  
encore

Nhebek.

S'extraire du gémissment du monde,  
se retourner là où la vie s'en est allée  
prendre le large à Brazza-ville,  
les pagnes des filles volent aux fenêtres,  
le poulet grille, le poisson braise et la joie demeure là où,.

La poésie peut changer les choses.

Nous sommes  
les enfants  
de l'adversité.  
A chaque jour pareil,  
nous luttons  
contre le temps,  
pour retrouver cet air  
que nos mamans  
chantaient.  
Et nous laisser bercer  
par la langue

qui nous caresse,  
d'images d'arbres,  
de terres brûlées.  
Laisser couler le lait  
dans la bouche  
entre-ouverte,  
et accueillir  
les souvenirs  
qui reviennent,  
quand on ferme  
les yeux du monde  
pour les ré-ouvrir  
en soi.  
Caresser la peau tendre  
du doux parfum  
d'antan,  
et rechercher  
le poème  
qui nous habitait  
avant même  
le langage,  
quand tout n'était  
que perception.  
Retrouver la paix  
des soupirs repus  
par le sein  
qui tenaille,  
et écrire la faim,  
que la langue  
souffle  
à l'oreille  
quand surgit  
le mot nouveau  
qui donne sens  
au cœur qui bat.

J'ai mangé  
le fufou  
donné avec  
la main,  
dans le verre  
vide offert,  
j'ai versé  
de l'eau claire  
pour y voir  
le reflet,  
nourri de terres ocre,

d'arbres verts,  
et d'enfants  
qui agitent  
des yeux  
pleins de lumière.  
J'ai puisé en moi  
un peu de pluie  
et de soleil  
pour retrouver  
l'arc-en-ciel  
que parfois,  
j'ai oublié  
de consoler,  
et j'ai pleuré.

# Je suis yovo yovo

**A Toi,**

Tu parles aux étoiles.  
Tu leur donnes un prénom.  
Tes yeux noirs les invitent,  
à rire. Quand toi, tu ne souris pas.  
A la lune qui te berce.  
Et te chante tout bas.  
*Na tondi wa.*  
Tu as au fond des larmes,  
l'espoir des rêves flous.  
Que je retrouve parfois  
quand ton regard se pose

sur le monde, qui tourne  
un peu moins fou.  
Du haut de ton manguier,  
tu observes. Tu cherches un sens  
à tout. Aux réponses sans questions,  
et ta main nous démange  
quand tu te fais lointain  
à choisir le bon fruit,  
que le temps a mûri.  
Tu sais, où j'ai grandi,  
il y avait un cerisier.  
Et je restais assise,  
dans l'ombre des cerises.  
Tu sais, où j'ai grandi,  
le cerisier est mort.  
Je suis restée, assise,  
attachée à l'écorce, malade.  
Je crois que je suis morte, ici.  
Quand tu parlais aux étoiles, là-bas.  
Peut-être es-tu mort, aussi.  
On meurt toujours un peu,  
quand on nous déracine.  
Tu sais où j'ai grandi,  
on ne parle pas, douala.  
On ne parle pas, on pleure.  
Et on attend, que les cerises tombent.  
On fait des clafoutis, parfois.  
Sens-tu, l'odeur des mangues,  
le sucre de l'insouciance,  
les chansons de l'enfance,  
qui ne sont jamais loin du panier  
en osier, où pousse le muguet.  
Tu sais, j'ai vu dans ton sourire,  
l'enfant qui a grandi et qui marche  
tout à côté, de l'homme que tu es,  
tellement. Je les ai vu,  
main dans la main.  
Ils se consolent,  
essuient leurs yeux  
en pleurs. Ils se sourient.  
Et ils rient aux éclats.  
Dans l'écho de mes bras,  
en fleurs, je les ai accueillis.  
Il n'y a rien à soigner,  
tu sais, où j'ai grandi,  
on oublie...  
les larmes des enfants,  
et le nez qui se mouche  
dans des manches trop grandes.  
Ton pull est à ma taille.  
Et j'ai blotti ma tête

comme dans ma couverture,  
l'index sur le nez sec.  
Je sens l'odeur des mangues.  
A l'ombre du manguier,  
je n'ai plus peur, tu sais.  
Je peux grimper aux branches.  
Mais je préfère m'asseoir.  
Et me laisser bercer.

Na tondi wa.  
We mba o moulema.  
Na mbalè.

Toute la beauté  
du monde  
ne serait rien  
sans toi  
pour la regarder,  
et t'émerveiller  
de chaque instant,  
du soleil  
qui se couche  
tous les soirs  
du même côté,  
et s'élève  
tous les matins  
à l'ombre



des souvenirs,  
le temps lasse  
reste muet  
face à tes yeux  
qui scrutent  
droit devant,  
le moment présent,  
l'enchantement  
du monde  
se trouve là,  
dans ton rire  
immense,  
qui cueille  
le printemps,  
quand les flocons  
fleurissent,  
ils t'offrent  
des bouquets  
que tes mains  
serrent très fort  
pour former  
une mer  
dans laquelle  
tu sautes  
pour rire encore  
plus grand,  
et vivre dans  
le moment présent,  
le silence  
n'inquiète pas  
et les criquets  
cachés  
entre les blés  
ne parlent  
que pour toi,  
quand tout  
se suspend là,  
dans tes yeux  
qui se taisent  
et sourient  
tendrement  
à l'enfant  
qui grandit,  
à sa peau  
goût de miel  
et sa chaleur  
exquise  
qui se laisse  
bercer,  
et fondre  
de tendresse,

au chant  
des oliviers.

Dans mon  
exil  
je m'ancre  
à toi  
et je t'aime.

J'aimerais toucher l'éphémère  
de la tristesse aride  
qui submerge mon cœur  
mélancolie blessée  
de l'oiseau  
aux ailes libres  
qui a peur de voler,  
caresser son refrain  
et ses notes fragiles  
quand mes larmes fatiguées  
supplient les rivières mortes  
d'arrêter de couler,  
les vagues châteaux de cartes  
qui s'écroulent  
en versant  
une boue de lueur

une lame écarlate  
viennent embaumer  
mes heures  
ressusciter la fête  
toucher la nostalgie  
et revivre l'instant  
du présent qui se fige  
alors, tu seras là,  
et ma main dans la tienne  
nous graverons nos pas  
sous les gouttes battantes  
du printemps qui se noie,  
je toucherais l'éphémère  
pour le réinventer  
et faire chanter ma voix  
de toute sa hauteur  
qui s'ancre dans le ventre,  
j'aimerais m'envoler  
plus haut que l'éternel  
voir du ciel ma maison  
et me revoir enfant  
dans les bras de ma mère,  
sentir mon corps bercé  
et celui que je berce  
je le remets au vent,  
j'aimerais tant voler  
voir le monde léger  
et trouver un répit  
aimer le souffle frais  
à l'aube de ma vie,  
les souvenirs flétris  
sont rangés dans des boîtes  
ils reviennent au bûcher  
et me parlent tout bas  
me disent de pardonner  
de les brûler en moi  
les desseins doivent partir  
pour nous laisser rêver,  
je crois au feu de bois  
au foyer qui l'abrite  
à l'éternel instant  
à l'envolée sans peur,  
je crois aux "tellement"  
qui guérissent le temps,  
je crois juste que le vent  
peut réchauffer un cœur.

Tu apprendras  
à vivre pour exister,  
entre les vagues  
et les rochers,  
tu traceras une ligne  
au vent salé  
pour marcher au fil  
de tes baisers,  
tu planteras une terre  
en mer de toi,  
réfugiée du vide,  
tu accoucheras  
du silence...

et tu souriras.

Tu dessineras des arcs-en-ciel  
aux larmes de tes lèvres,  
sur le papier, un peu de sel,  
un peu de mer, et des bateaux  
aux voiles dorées, pour envoler  
tes rêves bercés,  
par la houle qui bascule,  
et te bouscule jusqu'à vomir le lait caillé,  
tes seins dressés,  
comme un outrage,  
au tsunami de vos baisers,  
et tu danseras sur les vagues,  
sans avoir peur de rêver,  
la vie entière qui se consume,  
au vent salé  
d'un océan trop agité,

dans le désordre  
du monde qui gronde,  
tu as grandi.  
Tes boucles brunes,  
ton regard noir,  
ton sourire droit,  
tu as appris  
à croire en toi,  
et aux bateaux  
que tu dessines,  
entre les lignes  
de ton carnet  
pour t'échapper  
des cris de honte,  
qui t'ont frappés,  
tu t'es relevée  
une nuit d'été,  
pour écouter  
chanter la pluie,  
et pour danser  
contre tes peurs inavouées,  
tu as choisi d'oser,  
de vivre,  
et d'exister.

Et puis, y'a ce parfum  
qui habite le vide,  
l'espace qui se tisse  
les ombres qui s'échappent  
pour ne surtout pas  
se frôler l'épiderme,  
respirer le même air  
dans les muqueuses avides  
le creux des yeux arrides,  
dans le miroir,  
passe le temps  
et les sensations mortes  
des heures,  
sans se toucher  
sans s'embraser  
sans s'étouffer,  
des heures esseulées

de tendresse fatiguée  
d'attendre longtemps,  
le temps des caresses  
celui des regrets.

Quand les balles pleuvent en mer.  
Quand les matraques pleurent sur terre.  
Quand les avions meurent en l'air.

Quand le pouvoir asphyxie.  
Quand les rêves nous déshabillent.  
Quand la violence nous saisit.

Quand les mots ne suffisent plus  
à caresser nos peines.

Quand la poésie se meurt  
au chevet de ceux qui saignent.

Quand le sens ici se perd  
que des discours de haine.



Alors, que faut-il faire.

Quand nos espoirs  
nous enterrent.

Quand les poètes  
se terrent.

Alors, que faut-il faire.

Je t'aime  
en aquarelle  
de larmes  
toi qui.  
Est tombé.  
Sur une toile  
acide  
le rouge  
se côtoie  
en transparence  
transhumance  
d'un souffle  
qui s'arrête. Là.  
Dans une rue.  
Qui.  
Pleure.  
Siderée.  
Sur le pavé  
des sourires  
trainent

il suffit juste  
de se baisser  
pour les cueillir  
en bouche  
à bouche  
les ranimer,  
les voir danser  
en anathème,  
dans les cercueils  
en larmes  
de pluie  
se meurt  
la vie,  
et on oublie.

La poésie.  
Pour vivre.  
Survivre.  
A l'absurdité  
Du monde.  
Que nous.  
Habitons.  
Du mieux.  
Que nous.  
Pouvons.

Trop de.  
Textes écrits.  
Trop de.  
Mots non dits.  
Trop de.  
Corps qui.  
Flottent.  
Trop de.  
Ceux qui.  
Partent.  
Trop de.  
Ceux-là  
qui.  
Ne reviendront  
pas.  
Et quelque part.  
Quelqu'un.  
Attend.  
Trop.  
D'indifférence.  
Trop de.

Différence.  
Entre.  
Le noir.  
Entre.  
Le blanc.  
Nos sillons.  
Sont couleur.  
Sang.  
Il y a.  
Dans l'air.  
Une odeur  
de.  
Frontière.  
Gardée par.  
Le bruit.  
Des bottes.  
Les nuits.  
De ciel dégagé.  
On regarde.  
Tomber.  
Les étoiles  
jaunes.  
Dans la mer  
qui se noie.  
Sans plus  
d'émois.  
La fête.  
Nationale.  
Ne sera pas.  
Gâchée.  
Par le glas.  
Qui ne sonne  
pas.  
Que les.  
Sirènes  
retentissent  
joyeusement  
et que les feux  
brûlent  
nos artifices.  
Même si.  
Quelque part.  
Quelqu'un.  
Attend.  
Que les.  
Cotillons  
pleurent  
sur nos  
tenues  
d'apparat.  
La fête.

Ne sera pas.  
Gâchée.  
Par quelques  
hommes.  
Morts.  
Sans combat.  
Fêtons.  
Le jour.  
Où le peuple.  
s'est levé.  
Ce soir.  
Mettons les.  
Drapeaux.  
En berne.  
Les étoiles  
sont tombées  
et les couleurs  
toutes peines  
mêlées  
virent  
au noir  
la nuit  
bleue  
a chaviré.

Le 03 juillet 2019 au large de Djerba,  
83 hommes, femmes, et enfants  
partis de Libye se sont échoués.  
3 ont été sauvés.

Je pleure  
sur la photo  
de ces enfants,  
morts.  
Sur le sable.  
Où ils reposent.  
Pour leur dernier voyage.  
Au centre de l'amère.  
Qui les recrache  
sur le rivage.  
Indigestion.  
Et souvenir  
qui frappe  
mes pupilles.  
Ils dorment  
sous mes paupières  
désespérées.  
Inertes.  
Sur l'écran.  
Ils dorment.  
Bercés, par le roulis  
des vagues en furie,

qui fredonnent  
un requiem  
pour l'enfant  
qui dormira  
bien vite  
qui dormira  
bien... tôt.  
Et toujours.  
le même  
pull-over rouge  
offert par une mère  
aimante,  
qui espérait  
mieux.  
Pour son enfant.  
Aimé.

Dans une foule  
sans nom. Je crie  
ton nom. Anonyme.  
Te reconnaît-on.  
Te reconnais-tu.  
Par quel nom t'appeler.  
Épeler ton parfum.  
Je te crie.  
En silence.  
Je te « HELP ».  
Happe. Ton nom  
s'accroche à ton visage,  
la couleur de ton pull,  
le sable de tes cheveux,  
et tes yeux. Qui  
s'enterrent. Comme  
s'ils cherchaient  
un abri où aller. Quand  
je ne dis pas ton nom,  
que je jette à la mer,  
avec le désir,  
où tu es né. Noyé.  
Niché au fond des bras  
d'une vague sauvage.

Je crie ton nom  
d'effroi. Pour pouvoir  
te nommer. Te faire  
naître à la vie.  
Tu ne seras pas  
un numéro,  
une tombe inconnue.  
Les morts pleurent  
quand ils ont un nom,  
qu'ils sont identifiés.  
Et on dépose des fleurs  
pour les accompagner  
sur un monument  
en marbre de granit.  
Rose. Parsemé de  
grains gris. Sur une  
liste blanche.  
Les noms des disparus.  
Que les corps ont  
quittés. Ils habitent  
l'esprit, de tous ceux  
qui les cherchent  
dans des charniers  
en vie où l'espoir  
divague, à toucher  
la folie. Ils errent  
dans la ville,  
les espoirs bien vivants  
qui cherchent une  
mère, un frère,  
qui ne pleurent pas  
d'enfant. Que la terre  
a repris, que la mer  
a emmené. Ils ne restent  
qu'un nom, sur papier  
remâché. Ils ne restent  
qu'un corps. Nu.  
Sans identité.  
Un corps noirci  
de bombes, qui pourrit  
dans une tombe.  
Pas à sa taille.  
Je te nommerai.  
Peu importe ton nom.  
Il restera vivant.  
Pour pouvoir t'en-  
nommer.  
Je te nommerai.  
Dans la foule  
en sursis,  
où des visages,

se noient.  
Anonymes.  
Je te nommerai  
sans cri.  
Aylia.  
Samuel.  
Nouhou Doumbia.  
Tu ne seras plus  
seulement  
le bruit des bottes,  
qui marchent,  
au pas,  
sur les vagues  
en furie.

***A Heaven,***

Les yeux d'Heaven  
ont la couleur sombre  
des cauchemars qui l'habitent  
des zombies, qu'elle voit marcher  
le long de son lit.  
Bêtes sans vie  
qui l'attirent  
et attisent la survie  
du sourire qu'elle cueille  
dans ma main  
glissée contre mon ventre  
comme pour.  
Nous consoler.  
Les yeux d'Heaven  
ont le sérieux  
de son histoire  
qui se dessine  
dans une langue  
que je ne parle pas,  
que je devine,  
dans la mienne  
qu'elle apprend,  
à petit pas.  
Et ils brillent

en lutte intime  
comme des bijoux,  
joyeux éclats  
de la couronne  
qui enserre sa tête  
et ses cheveux,  
boucles brunes  
dans lesquelles  
j'enfouis mes doigts  
quand elle s'avance  
timidement  
loge sa tête  
tout contre moi.  
Ils ont l'éclat  
des souvenirs  
qui assaillent  
ses tempes  
qui tapent  
ma mémoire amnésique.  
Les yeux d'Heaven  
ont mille lumières  
et ils écoutent  
en noir bleuté,  
la poésie,  
qui l'envahit  
et qui lui parle  
de résonance  
en assonance  
du chant de l'âme  
en bleu turquoise  
brillant diamant  
offert comme un serment.  
Ils ne mentent pas  
les yeux d'Heaven  
ont la sincérité  
des survivants  
de la mer  
du port du Nord  
quand dans ses yeux  
je vois le Sud  
d'un monde en réconciliation  
avec elle. Même  
innocents,  
ils sont sincères  
et ils rêvent,  
les yeux d'Heaven,  
des rêves d'enfant.  
Ils sont princesses,  
reines en son temps,  
et règnent sur la paix  
dans le royaume



que je lui crée,  
en sursis. Ils sont  
exils et réfugiés  
contre mon sein,  
quand sa tête  
vient se poser,  
et reposer ses larmes  
cachées. Les yeux  
d'Heaven ont grandi  
tôt. Ils sourient.  
Et me bouleversent  
aussi. Les yeux d'Heaven  
ont l'étranger  
que l'on partage.  
Et je crois que je t'aime  
Heaven,  
sur cette scène,  
à cet instant,  
et je crois que je comprends  
Heaven, dans ton regard,  
l'humanité. Qui résiste.  
Heaven. Tu as survécu  
à la folie des hommes,  
des classes,  
des castres,  
des cases,  
ethnies,  
du même pays,  
tu m'as accueillie  
Heaven, et guides  
mon chemin,  
phare de ma main  
qui se tend,  
avec un mouchoir  
blanc, dedans.  
Heaven.

**Il n'y a pas de papiers  
quand on est humain.  
Juste humain.  
Il n'y a pas d'étranger.  
Il y a des femmes,  
des hommes, qui ensemble,  
résistent.**

*A Mouktar,*

Tu m'as demandé pourquoi  
je t'offrais ce livre.  
Lettre à jeune poète.  
Mais c'est toi,  
et tes mots magnifiques,  
ces mots  
porteurs d'espoir,  
ces mots  
qui me bouleversent,  
qui sont devenus ta voie,  
maintenant que tu es loin,  
tellement loin  
du bled, du pays,  
du chez toi,  
dont tu ne parles pas.  
Mais que tu gardes  
au bord du cœur,  
au cran des lèvres,  
avec l'envie de mordre  
les rêves de la terre  
où tu demandes  
une place,  
devant un soleil froid,  
qui ne te réchauffe pas,  
et n'étouffe pas la flamme  
qui brûle encore d'effroi,  
fais en un feu de joie,  
qu'il éclaire la route

que tu chasses à la craie,  
et ancras toujours en toi  
les rimes dont tu es fait,  
tu as la force d'être  
celui que tu cherchais,  
quand tu as traversé  
mille misères,  
à la lisière de toi,  
il y a toujours une place  
pour les poètes en soi,  
qui donnent l'envie de croire  
en un monde nouveau,  
dénudé d'oripeaux.

La chaleur  
d'un sourire  
d'un souvenir  
d'antan  
l'allumette  
d'une vie  
qui brûle  
le bout  
des doigts  
l'éclat  
d'une voix  
une odeur  
de café  
chaud  
quand  
dehors  
le froid  
assaille  
les os  
des petites  
filles aux.  
Qui regardent  
le festin  
que les autres  
s'octroient  
vont-elles  
mourir  
d'émoi  
des yeux  
vides

d'étoiles  
qui hantent  
les gares  
les halls  
les bords  
des routes  
en pleurs  
peu importe  
la musique  
l'arbre  
laconique  
prenez  
les lumières  
qui habitent  
mes nuits  
qu'elles  
vous guident  
à ma table  
accueillir  
son voisin  
lui tendre  
une main  
en fleurs  
avoir  
de l'autre  
en soi  
pour de  
meilleurs  
demains

## ***A nous***

Dans la fumée du monde  
qui brûle de colère noire  
et dans mes yeux  
qui piquent, l'écho  
de nos voix dénouées  
qui s'allient pour relire  
notre humanité,  
notre faillite collective,  
notre haine perpétuelle  
de l'autre que soi,  
si différent,  
dans les gaz toxiques,  
we can't breathe,  
mais nos poumons  
résistent au cancer  
du totalitarisme,  
du racisme,  
de l'indifférence  
à la souffrance  
de l'autre, toujours lui,  
celui qui fait silence  
en nous. Une minute,  
pour tout changer,  
pour se lever,  
pour marcher,  
ensemble,  
contre les injustices,  
contre les différences  
de classe, de caste, de case,  
que nous avons forgé  
pour mieux asseoir

nos privilèges,  
de l'histoire  
qui n'a rien appris  
d'elle même.  
Nous étions Charlie,  
pour la plupart,  
qui sommes nous devenus,  
au carrefour des manifs,  
au croisement des couloirs  
des hôpitaux bondés,  
des mains desserrées  
qui se levaient en jaune  
pour porter nos drapeaux,  
devant des caméras  
éteintes. Nos yeux  
continueront à aboyer,  
nos corps à cracher  
sur la tombe de nos libertés  
retrouvées,  
nous sommes unis  
contre nos dirigeants  
qui se battent sur Twitter,  
car plus personne  
ne nous dirige,  
nous sommes libres  
de nous aimer,  
masqués,  
devant ceux qui nous  
tuent désormais  
à visage découvert,  
nous portons les cicatrices  
des chaînes arrachées  
à nos petits individualismes  
pour panser ensemble,  
notre rêve  
d'humanité,  
de liberté,  
d'égalité,  
de fraternité,  
de sororité,  
la clarté  
de l'aube nouvelle  
est arrivée,  
alors dansons,  
dans le feu des infamies,  
que les flammes éclaboussent  
et consomment nos préjugés,  
nos ignominies certitudes,  
sentiments de supériorité  
de nos acquis,  
dansons  
jusqu'à ce que nos pieds

saignent,  
que nos cellules  
se fondent à la suie  
et deviennent aveugles  
à nos couleurs de peau  
à nos sexes revêtus,  
pour nous regarder  
droit dans le fond de l'âme,  
où les cadavres s'envolent  
des arbres fleuris,  
nous ne sommes pas morts  
en vain, étouffés  
par le pouvoir,  
nous sommes,  
nos propres miroirs  
prêts à regarder  
en face, l'éclipse,  
de nos vies arrachées  
au soleil de minuit.

Je suis venue  
pour me rejoindre  
entre les roches  
les barbelés  
le blé jaunisse  
d'être né,  
je suis venue  
pour caresser  
quelques épis  
qui se souviennent  
quand nos cheveux  
noués  
marchaient  
dans les mêmes  
bottes,  
à sept lieux  
de là,  
je suis venue  
la mémoire vide  
écrire les lignes  
de nos pas  
que le chagrin  
a oublié  
dans le chant  
des herbes hautes,  
demain à l'aube  
je partirai  
les larmes tressées  
je te dirai  
que c'est à cause  
des arbres  
qui perdent leurs pétales

que mon amour  
déverse  
ses glandes lacrymales  
jusqu'au bord de la rivière  
où je me suis assise  
à tamiser le ciel  
pour en faire  
de l'or  
je l'ai ramassé  
et forgé  
deux anneaux  
que je grave  
sur nos peaux  
neuves  
qui se réveillent  
enliées  
dans le lit  
de nos bras  
drapés d'éternité  
ça sent l'amour  
et la couleur  
du blé.



